

Charles WACKENHEIM est professeur émérite à la faculté de théologie catholique de Strasbourg. Ses recherches concernent les rapports entre la confession de foi chrétienne et l'étude historique et sociale des religions. Il a consacré plusieurs travaux à l'analyse institutionnelle du fait chrétien dans la société contemporaine, notamment *Quand Dieu se tait* (Cerf, 2002) et *Une Église au péril de ses lois* (Novalis, 2007).

Charles WACKENHEIM

De Babel à Pentecôte

Le lecteur chrétien de la Bible ne peut s'empêcher de mettre en rapport le récit de la Pentecôte de Jérusalem (Ac 2,1-13) avec l'épisode de la tour de Babel (Gn 11,1-9). Certes, le plus récent de ces textes ne se réfère d'aucune manière au plus ancien, mais deux facteurs militent en faveur de leur rapprochement : d'une part, une tradition ancienne dans l'Église instaurant une comparaison contrastée entre les deux passages ; de l'autre, un thème qui leur est commun, bien qu'il ne soit que rarement abordé dans l'Écriture, à savoir la signification de la diversité linguistique et culturelle. En quoi l'effusion de l'Esprit Saint sur les apôtres et la construction inachevée d'une tour légendaire s'éclairent-elles l'une l'autre ? Quelles réflexions cette confrontation peut-elle nous inspirer dans le contexte mondialisé et multiculturel qui est désormais le nôtre ? Par-delà les leçons de l'exégèse biblique, nous chercherons à évaluer la richesse symbolique et la portée herméneutique de ce parallèle insolite devenu familier.

Retour aux sources

Nous sommes en présence de deux récits à forte charge allégorique, le premier en forme de légende étimologique, le second plutôt en forme de transcription narrative d'une expérience spirituelle. Ce que l'épisode de Babel considère comme l'effet d'un

← *Tour SFR* à la Défense (Paris), architectes Andrault et Parat, 1990.

châtiment divin, le rédacteur des Actes l'envisage sous l'angle d'un don de l'Esprit de Dieu. L'arrogance idolâtre de l'homme a provoqué la confusion des langues et la dissémination de la famille humaine ; le souffle de l'Esprit Saint fait de la diversité linguistique et culturelle un véhicule de communication et une promesse de fraternité.

Attestée dès l'âge patristique, cette interprétation des textes fut reprise par le concile Vatican II, qui déclare dans le décret *Ad gentes* : « Le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit descendit sur les disciples pour demeurer avec eux à jamais. L'Eglise se manifesta publiquement devant la multitude, la diffusion de l'Évangile parmi les nations commença avec la prédication ; enfin fut préfigurée l'union des peuples dans la catholicité de la foi, par l'Eglise de la Nouvelle Alliance, qui parle toutes les langues, comprend et embrasse dans sa charité toutes les langues, et triomphe ainsi de la dispersion de Babel »¹.

1. Vatican II, *Décret sur l'activité missionnaire de l'Eglise*, n° 4, 1965, Centurion, 1967, p. 543-544.

Une question préalable se pose ici. La version parénétiqque que nous venons d'évoquer est-elle fidèle, pour l'essentiel, à la lettre et à l'esprit des textes scripturaires qu'elle entend expliciter ?

Une étude attentive des onze premiers chapitres de la Genèse laisse ouverte, semble-t-il, la question de savoir si l'épisode de Babel se solde réellement par une malédiction sans appel. En effet, non seulement, selon Gn 10,31, la diversité linguistique et ethnique préexiste à Babel, mais on ne doit sans doute pas séparer la fin du chapitre 11 du début du chapitre 12, lequel rapporte la bénédiction de Dieu à l'adresse d'Abraham et, à travers lui, de tous les peuples de la terre. En tout cas, la Bible se référera inlassablement à cette bénédiction, alors qu'elle ne mentionnera plus jamais la malédiction de Babel.

Pour autant, le vieux récit de la tour inachevée garde sa valeur d'avertissement. Les bâtisseurs succombent à des dérives qui sont de tous les temps : l'ivresse technologique quand elle oublie les droits et la dignité des personnes, les concentrations urbaines quand elles deviennent irrespirables ou encore les tentations de l'ethnocentrisme culturel et de l'impérialisme politique. Une civilisation, si raffinée soit-elle, sombre dans le chaos si elle viole la liberté et la justice. Le péché de démesure que dénonce le yahviste consiste dans la prétention de l'homme à

assurer son salut par ses propres moyens. Quant à l'unité du langage, elle peut pousser certaines classes ou nations à en asservir d'autres. L'intervention de Dieu sur le chantier de Babel apparaît alors comme le renvoi de la créature humaine à sa vocation la plus haute et aux responsabilités qui en découlent.

De son côté, le récit lucanien de la Pentecôte gagne, lui aussi, à être replacé dans son contexte littéraire et théologique. A vrai dire, la Pentecôte de Jérusalem irradie vers le livre des Actes tout entier, qu'on a pu à juste titre appeler « l'évangile de l'Esprit ». Apprenant que la Samarie a fait bon accueil à la parole de Dieu, les apôtres y dépêchent Pierre et Jean. Aux Samaritains déjà baptisés au nom du Seigneur Jésus, Pierre et Jean imposent les mains et c'est alors qu'ils reçoivent l'Esprit Saint (Ac 8,14-17). Après la Pentecôte des Juifs, voici donc une Pentecôte des Samaritains, laquelle sera elle-même suivie d'une Pentecôte des Gentils lorsque l'Esprit se répandra sur les auditeurs de Pierre, à Césarée, dans la maison du centurion Corneille (Ac 10,44-48). Cette triple Pentecôte des origines aura porté sur les fonts baptismaux l'Eglise des apôtres et des martyrs.

Par ailleurs, il faut tenir compte de l'unité de fond et de forme qui caractérise l'œuvre de Luc, auteur à la fois du troisième évangile et du livre des Actes. De ce point de vue, on ne peut qu'être frappé par l'analogie structurelle entre deux séquences narratives : les événements autour du baptême de Jésus dans l'évangile et les événements autour de la Pentecôte de Jérusalem dans les Actes. De part et d'autre, on assiste à un « envoi » qui est aussi une naissance : les débuts du ministère public de Jésus, centrés sur son baptême dans le Jourdain, et les débuts de l'Eglise centrés sur la Pentecôte. L'effusion de l'Esprit sur les disciples fait écho à l'Esprit qui descendit sur Jésus alors qu'une voix venant du ciel disait : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré » (Lc 3,22). Dans les deux cas, c'est le dynamisme de l'Esprit de Dieu qui signe l'avènement des temps nouveaux.

Langues et langages

Le prodige des langues qui ponctue le récit de la Pentecôte donne lieu à deux manifestations différentes. La première consiste à louer Dieu en proférant des sons énigmatique ou des

mots inconnus. Ce phénomène, appelé « glossolalie » ou « parler en langues », est connu des historiens et psychologues des religions, spécialement en relation avec le pentecôtisme. En Israël, il remonte aux origines du prophétisme biblique, mais il est également attesté dans les premières communautés chrétiennes.

Ainsi, après le discours de Pierre chez le centurion Corneille, l'Esprit Saint tomba sur les auditeurs et l'on entendit des gens « parler en langues et célébrer la grandeur de Dieu » (Ac 10,46). De même Paul, ayant baptisé des disciples de Jean Baptiste rencontrés à Ephèse, leur imposa les mains et l'Esprit Saint vint sur eux ; « ils parlaient en langues et prophétisaient » (Ac 19,6). A Corinthe, la glossolalie semble avoir donné lieu à des abus, comme en témoignent les mises au point de l'apôtre Paul. « Dans une assemblée, écrit-il, je préfère dire cinq paroles intelligibles pour instruire aussi les autres, plutôt que dix mille en langues » (1 Co 14,19).

Dans une assemblée, Paul préfère dire cinq paroles intelligibles plutôt que dix mille en langues.

« Dire des paroles intelligibles » : telle est l'autre manifestation du charisme de la Pentecôte. Les habitants de Jérusalem comprennent, chacun dans son idiome particulier, ce que disent ces Galiléens d'expression araméenne. De cette façon, la diversité des langues apparaît d'emblée, non comme une anomalie, mais comme une caractéristique naturelle de l'humanité historique. S'il est vrai que le miracle de la Pentecôte bouscule les procédures habituelles de la communication, il signale cependant un objectif qui est à la portée de tous les croyants : proposer à d'autres un message qui soit intelligible, quelle que soit l'identité culturelle de chacun.

Les langues que nous parlons et qui servent à informer, dialoguer, apaiser, chanter et prier peuvent devenir aussi des outils d'incompréhension, de dissimulation et de violence. Il arrive que ceux qui détiennent le savoir et le pouvoir se retranchent derrière un jargon impénétrable. Mais il y a aussi des personnes qui, sans parler une langue différente, ne se font pas comprendre de leurs interlocuteurs, tout simplement parce qu'elles habitent une autre planète ; prisonnières de leur spécialité ou de leurs préjugés, elles parlent la même langue, mais pratiquent un autre langage. Dans l'espace ecclésial, cette sorte de communication biaisée (ou impossible) caractérise non seulement le style opaque de certains documents

hiérarchiques, mais encore des prédications ou des catéchèses inadaptées. Une difficulté supplémentaire survient quand le langage éclate à la base, donnant naissance à une multitude de parlers réservés à des initiés et totalement hermétiques pour les autres.

A l'opposé, une communication ouverte et féconde peut emprunter des voies non-verbales. C'est le cas, par exemple, de ce que l'on pourrait appeler le langage universel du cœur. Quand la télévision nous montre des enfants du bout du monde qui, manifestement, meurent de maladie ou de misère, point n'est besoin pour réagir ni de connaître la langue de ces enfants ni de recourir aux services d'un interprète. Quand nous croisons deux amoureux qui échangent des confidences dans une langue exotique, nous devinons aisément la nature des sentiments qui les animent. Il dépend de chacun que le langage du cœur lui inspire, selon les circonstances, les postures, les mimiques ou les gestes propres à compléter ou à relayer le langage parlé.

Une communication non-verbale est également à l'œuvre dans le récit de la Pentecôte. « Ils furent remplis de *pneuma hagion*, littéralement « de souffle sacré ». Cette expression se retrouve dans un épisode de l'évangile de Jean qui se présente comme une sorte de Pentecôte anticipée. Le jour même de Pâques, Jésus vivant se manifeste aux disciples, souffle sur eux et dit : « Recevez le souffle sacré » (Jn 20,22). Le geste du Ressuscité rappelle la création de l'homme telle que la décrit le yahviste : « Le Seigneur Dieu modela l'homme avec la glaise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant » (Gn 2,7). Or le grec *pneuma*, comme l'hébreu *roûah*, offre une large palette de significations. Le mot désigne d'abord le vent ou la tempête, puissances mystérieuses qui échappent à la mainmise de l'homme. Dans l'Ancien Testament, la *roûah*, c'est aussi la respiration, la vitalité et la vigueur des êtres animés. Enfin, *roûah* et *pneuma* peuvent avoir le sens d'esprit en tant que siège des pensées et de la volonté.

L'élan qu'a suscité la Pentecôte de Jérusalem est devenu l'âme de l'Eglise à travers son cheminement historique. Le vent violent symbolise l'irruption d'une force capable d'arracher les hommes à leur morosité frileuse. Les langues de feu engagent les disciples à transmettre de génération en génération le feu de l'amour de Dieu et du prochain que Jésus est venu apporter sur la terre (Lc 12,49).

Franchir les barrières culturelles ?

De son côté, la légende de Babel n'a cessé d'alimenter interrogations et recherches concernant le rêve (ou l'utopie) d'une unité linguistique de l'humanité ainsi que la possibilité de franchir, d'une manière ou d'une autre, les barrières culturelles qui handicapent si souvent la communication entre les humains.

La question d'une langue originelle unique, tranchée affirmativement par Gn 11,1 pour des raisons rédactionnelles, demeure problématique non seulement pour l'histoire et la pré-histoire des cultures, mais pour la Bible elle-même (excepté cet unique verset). Décidément, l'Écriture semble ignorer une humanité qui aurait parlé la même langue archaïque ou cultivé la nostalgie d'un âge d'or monolingue.

Aussi haut que l'on remonte, le langage humain existe, de fait, en tant qu'indéfiniment fragmenté. Comment expliquer cette donnée ? Les historiens répondent diversement à la question, mais ils s'accordent à considérer qu'il est impossible de séparer l'histoire des langues de celle des cultures qui les hébergent. George Steiner écrit à ce propos : « J'ai avancé l'hypothèse que la prolifération de langues incompréhensibles entre elles résulte d'une exigence fondamentale du langage lui-même (...). Ses origines aussi bien que sa nature sont marquées en profondeur par tout un appareil potentiel d'artifices, de faits pris à rebours, de futur fluctuant. Et c'est ce qui le distingue, sur le plan ontologique, des systèmes de signaux dont dispose le monde animal (...). Se mouvoir entre les langues, traduire, revient à découvrir le goût presque déroutant de l'esprit humain pour la liberté »².

2. *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, 1975, 1998², p. 36-37.

L'humanité compte actuellement quelque 6 500 langues dont 95 % ne sont parlées que par 4 % de la population mondiale. Seule une douzaine de langues (ou familles linguistiques) bénéficie d'une diffusion planétaire. Dans l'histoire, le facteur de dominance (politique, économique, culturelle) a joué un rôle de premier plan. La civilisation hellénistique avait favorisé la diffusion de la langue grecque avant d'être relayée par le monde romain et l'Occident médiéval, d'expression latine. A partir du XVI^e siècle, la colonisation de Nouveau Monde imposa l'espagnol et le portugais dans l'hémisphère Sud, l'anglais dans l'hé-

misphère Nord. Du XVII^e au XIX^e siècle, l'Europe politique et lettrée parlait de préférence le français.

Plus tard, les conquêtes coloniales de l'Angleterre et de la France en Afrique et en Asie y firent la fortune de leurs langues et cultures respectives. C'est l'anglais qui sortit vainqueur de cette compétition. Aujourd'hui, non seulement près de 500 millions d'individus ont l'anglais comme langue maternelle, mais la prépondérance économique et technologique du monde anglo-

La prolifération de langues incompréhensibles entre elles résulte d'une exigence fondamentale du langage lui-même.

saxon a contribué au succès planétaire de l'anglais comme langue véhiculaire de l'information scientifique, technique et médicale. De plus, un anglais pragmatique est devenu l'instrument de liaison quasi unique du transport aérien, des marchés financiers,

de la diplomatie, du tourisme et du commerce international, sans compter la communication informatique où triomphe l'Internet en anglais basique.

Est-ce à dire que les barrières linguistiques et culturelles sont désormais abolies? Le succès actuel de l'anglais a sans nul doute valeur de symbole. Mais symbole de quoi? De l'hyperpuissance du moment, sans doute, mais qu'en sera-t-il demain et après-demain? L'anglais va peut-être conserver son rôle de langue de liaison mondialisée, mais il correspondra de moins en moins à une culture digne de ce nom. Dès à présent, les frontières historiques ne sont franchies que par des produits culturels dûment formatés. Les cultures authentiques, et les langues qui font corps avec elles, résistent difficilement à ce raz-de-marée d'une civilisation marchande.

C'est sur une base résolument humaniste, et en respectant les cultures existantes, que s'est fondée, au début du XX^e siècle, une initiative originale cherchant à faire dialoguer entre eux les groupes les plus divers : le mouvement espérantiste. Réunis autour du Polonais Ludwik Zamenhof (1859-1917), des esprits généreux ont entrepris de créer de toutes pièces une langue universelle. L'initiateur du mouvement attribuait l'œuvre de sa vie à l'expérience qu'il avait faite, enfant juif, d'une complication linguistique particulièrement déroutante. L'espéranto devait permettre à tous les humains de se doter, à côté de leur parler maternel, d'une langue à vocation internationale comprise de tous.

Tout au long du siècle dernier, les espérantistes déployèrent une activité impressionnante, traduisant en espéranto des centaines d'œuvres littéraires et rédigeant des écrits directement dans la nouvelle langue. A présent, l'aventure espérantiste marque le pas, d'autant que la mystique universaliste qui la sous-tend n'est pas de taille à entamer le monopole détenu par l'anglais mondialisé. Peut-être l'espéranto partage-t-il paradoxalement avec l'anglais un même déficit d'assise culturelle. Tout se passe en effet comme si une langue sans enracinement culturel était vouée à n'être qu'un système sémiotique, utile certes mais inapte à marquer en profondeur la conscience, l'affectivité et la créativité d'une collectivité humaine.

Une symbolique qui fait signe

Il nous reste à vérifier la fécondité de la dialectique Babel – Pentecôte par rapport à deux débats actuels, que nous choisissons à titre d'exemples : les chances éventuelles d'une renaissance du latin et les enjeux d'une théologie chrétienne du pluralisme religieux.

Des voix s'élèvent périodiquement, dans tel ou tel pays européen et même au-delà, pour appeler à refaire du latin une langue vivante et, si possible, une langue de liaison. Un tel souhait est d'autant moins saugrené que toutes les langues du vieux continent, et pas seulement les langues romanes, se sont formées en interaction avec le latin. Comme le grec, le celtique, le germanique, le slave et plusieurs langues de l'Inde et de l'Asie centrale, le latin appartient à la famille indo-européenne, ce qui signifie qu'il est en résonance profonde avec le terreau culturel correspondant. Des cercles très actifs de latinophones contemporains s'efforcent de faire mieux connaître la langue de Cicéron, sa beauté, sa richesse et ce mélange rare de concision et de souplesse. Dans l'immédiat, ils militent surtout en faveur d'un enseignement du latin plus attractif et plus largement accessible dans les lycées et les universités.

Qu'en est-il dans l'Eglise catholique romaine, dont le latin continue d'être la langue officielle ? Face à la babélisation linguistique du temps présent, peut-on s'attendre à une « Pentecôte du latin » qui permettrait aux catholiques du monde entier et

peut-être à bien d'autres de communiquer entre eux ? En fait, les décrets conciliaires et les encycliques pontificales, qui paraissent en latin, sont très rapidement disponibles en versions vernaculaires. Alors que le premier Code de droit canonique, promulgué en 1917, n'était publié qu'en latin (avec interdiction de faire paraître des traductions !), l'original latin du nouveau Code (1983/84) a été suivi d'emblée de plusieurs éditions en langues vivantes. Il arrive d'ailleurs de plus en plus souvent que la langue originale des allocutions du pape soit, non le latin, mais la langue que comprennent les publics auxquels elles s'adressent. Autant dire que nous assistons non à une Pentecôte du latin, mais à une Pentecôte renouvelée des cultures, conforme si possible au récit des Actes où l'on apprend que chacun des témoins entendait les disciples parler sa propre langue.

Le récent concile rappelle fort justement que, « dès le début de son histoire, l'Eglise a appris à exprimer le message du Christ en se servant des concepts et des langues des divers peuples »³. Quant à la liturgie, Vatican II publiait en 1963 les directives suivantes : « L'usage de la langue latine, sauf droit particulier, sera conservé dans les rites latins. Toutefois, soit dans la messe, soit dans l'administration des sacrements, soit dans les autres parties de la liturgie, l'emploi de la langue du pays peut être souvent très utile pour le peuple ; on pourra donc lui accorder une plus large place, surtout dans les lectures et les monitions, dans un certain nombre de prières et de chants »⁴. Comme on le voit, l'Eglise n'impose aucune unité linguistique ; ce qui lui importe, c'est la fidèle transmission du message évangélique.

En matière théologique, on peut citer ici le débat qui oppose partisans et adversaires des propositions défendues par Jacques Dupuis⁵. Claude Geffré a réuni, sous le titre « De Babel à Pentecôte », un ensemble d'articles et de communications traitant de théologie inter-religieuse⁶. Dans un tel contexte, Babel renverrait aux diverses traditions religieuses considérées comme autant d'objets d'étude, juxtaposées, rivales et souvent en conflit les unes avec les autres. Du côté catholique, les théologiens sont passés du prosélytisme à l'émulation spirituelle, puis à une « théologie de l'accomplissement » selon laquelle ce qu'il y a de juste et de bon dans les religions non chrétiennes ne serait qu'une préparation lointaine de ce qu'offre en plénitude la Révélation biblique.

3. *Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps*, 1965, n° 44, *ibidem*, p. 268-269.

4. *Constitution sur la sainte liturgie*, 1963, n° 36, *ibidem*, p. 166-167.

5. Auteur d'un livre souvent cité et commenté : *Vers une théologie chrétienne du pluralisme religieux*, Cerf, 1997.

6. *De Babel à Pentecôte. Essais de théologie interreligieuse*, Cerf, 2006.

Mais le symbolisme de la Pentecôte ouvre une tout autre voie : celle qu'a inaugurée la déclaration *Ad gentes* de Vatican II⁷. Une véritable théologie du pluralisme religieux est désormais possible, fondée sur la reconnaissance de la valeur salutaire des grandes religions du monde. Tel est l'horizon dans lequel Claude Geffré inscrit son propre travail, comme il le dit en conclusion de son ouvrage : « A l'heure de la mondialisation, l'Eglise ne sera fidèle à sa vocation proprement catholique que si elle peut offrir un paradigme quant à l'unité de la famille humaine. Il s'agit de favoriser un type d'unité qui fasse place à la pluralité des cultures. Au-delà du double écueil d'une culture de plus en plus monolithique ou de la confusion de Babel, l'Eglise de la Pentecôte, qui raconte les merveilles de Dieu dans la diversité des cultures et des langues, pourrait être le modèle de cette humanité de demain »⁸.

En confrontant entre eux deux textes bibliques apparemment contradictoires, on aboutit, non à ce que la vérité de l'un l'emporte sur celle de l'autre, mais à l'émergence d'une dialectique qui met au jour une troisième vérité, plus complexe et nourrie des deux premières, mais non réductible à elles. Une synthèse est-elle possible ? Il paraît certain, à tout le moins, que l'épisode néotestamentaire de la Pentecôte ne méconnaît pas les malentendus et les blocages qui parasitent inévitablement tout dialogue des langues et des cultures. Quelques-uns, parmi les Juifs présents à Jérusalem, n'ont-ils pas mis le prodige des langues sur le compte de l'ébriété ?

En fait, les traits merveilleux qui émaillent le récit de Luc n'incitent pas les témoins à s'en remettre paresseusement au rêve d'une pérennisation de ce régime miraculeux ; ils attestent la possibilité d'une communication interculturelle au ras de l'histoire concrète. En voici quelques-unes des conditions de réalisation, que l'événement de Jérusalem signale ou sous-entend : le patient apprentissage de l'écoute et du dialogue, le refus de nier ou de récupérer la différence d'autrui, l'invention de langages qui parlent à l'intelligence et touchent le cœur, enfin et surtout une constante disponibilité à l'égard de l'Esprit, dont le Christ johannique affirme que, tel le vent, il souffle où il veut.

7. *Déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes*, 1965, *ibidem*, p. 693-700.

8. *De Babel à Pentecôte*, p. 356.

Charles WACKENHEIM